

# CHAPITRE 11

## LA MORT DE SA MAJESTE VICTORIA FEODOROVNA 1935-1937

En 1935, Wladimir Kirillovitch allait terminer l'enseignement secondaire qu'il avait suivi grâce à des cours donnés à la maison dans toutes les matières. Il était maintenant nécessaire de fixer un programme pour la poursuite de ses études. Il allait de soi qu'il devait s'inscrire à l'université, mais l'entrée dans une université de renom exigeait un diplôme de fin d'études secondaires, ce qu'il n'avait pas. Afin d'obtenir un tel diplôme, il lui fallait passer un examen, mais lequel ? Comme son professeur russe avait suivi l'ancien programme d'études russe et son professeur allemand le programme allemand, et que ni l'un ni l'autre n'avait prêté attention aux exigences du programme français, il était évident que Wladimir Kirillovitch ne pouvait se présenter au baccalauréat français (enseignement secondaire). Pour résoudre cette difficulté il fallait que Wladimir Kirillovitch passe l'examen du Lycée franco-russe de Paris, reconnu par les autorités françaises comme l'équivalent du baccalauréat, même si cet examen ne serait pas facile puisque le Lycée russe suivait les programme français ! Il fut décidé qu'en dépit des obstacles, Wladimir Kirillovitch se présenterait à l'examen en septembre 1935.

Leurs Majestés et Wladimir Kirillovitch allèrent à Paris la veille du jour prévu pour les épreuves. Le précepteur, Monsieur von Pigenot, et moi-même les accompagnâmes, à la demande de Leurs Majestés. C'était le premier examen que passait Wladimir Kirillovitch. Il était nerveux, bien sûr. Il échoua à l'épreuve de mathématiques, mais il réussit très bien dans les autres épreuves. Le directeur du Lycée, B.A. Dourov, conseilla à Wladimir Kirillovitch de repasser les épreuves au printemps suivant après avoir passé quinze jours à Paris en décembre pour permettre aux professeurs de vérifier ses connaissances en mathématiques. Ses Parents furent d'accord, car il n'y avait pas d'autre choix, semble-t-il.

Pendant l'été, Victoria Feodorovna ne se sentit pas bien. Son intérêt pour les activités politiques diminua. Elle devint indifférente à son entourage. Cette dépression ne pouvait s'expliquer que par une mauvaise santé. A la fin de novembre, quelques jours avant le voyage prévu de Wladimir Kirillovitch à Paris pour fréquenter le Lycée russe, elle me demanda de venir la voir. Elle avait, selon toute apparence, choisi un jour où Sa Majesté serait absent. Elle entama la conversation en me disant que, depuis plus de douze ans, Sa Majesté et elle-même avaient fait de gros sacrifices pour oeuvrer à la restauration de la monarchie et qu'ils avaient jusqu'à présent réussi seulement à consolider les droits au trône de Sa Majesté, à répandre des idées pour construire la base de la future monarchie et à réaliser une certaine unification parmi les Russes en exil. Elle poursuivit en disant que Sa Majesté et elle-même n'étaient pas sûrs d'avoir progressé vers leur but principal, qui était de restaurer la monarchie et qu'ils n'avaient aucune certitude d'atteindre jamais ce but. Elle ajouta : « Je ne crois pas que nous puissions espérer accomplir davantage étant donné les circonstances politiques présentes dans le monde. Je me demande par conséquent s'il ne serait pas sage de suspendre temporairement notre correspondance avec les Russes de notre bureau, correspondance qui est sans fin et souvent futile, d'et attendre le déroulement des événements, puisque nous ne pourrons pas changer leur cours, quoi que nous fassions. »

J'argumentai avec ardeur en disant que Sa Majesté était dépressive et qu'il serait désastreux de se laisser aller à cet état d'esprit. Je fis remarquer que, bien qu'il fût peut-être exact que nous ne pouvions changer le cours des événements politiques, nous devions toujours être prêts à réagir aux éventualités touchant à notre cause. Je continuai en précisant que la stagnation de la politique mondiale au cours des années récentes ne voulait pas dire que de grands changements politiques ne se produiraient pas bientôt. Puis je

mentionnai qu'en vérité, le traité de Versailles ne conduisait pas à la paix, mais plutôt à un danger de conflit croissant, particulièrement en Allemagne. Très certainement, l'ascension des Nationaux-socialistes de Hitler vers le pouvoir engendrerait de grands événements, peut-être même une lutte contre le communisme. Notre correspondance « sans fin », ajoutai-je, qui traitait souvent de questions futiles concernant les émigrants, n'était pas entièrement inutile, parce qu'elle apportait un réconfort à des milliers de Russes en exil et les empêchait d'oublier qu'ils étaient des Russes. Si, d'autre part, nous devons attendre silencieusement et passivement les événements, l'autorité de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et la solidarité de notre Mouvement en souffriraient inévitablement. Dans ces conditions, si le moment d'agir arrivait, nous pourrions nous retrouver seuls. N'oubliez pas non plus, que Sa Majesté a hissé la bannière du Mouvement, qu'il a appelé tous les Russes à se rallier à Lui et à Le soutenir. Des milliers l'ont entendu et l'ont suivi. Comment pourrait-il les abandonner maintenant ? S'il le faisait, il porterait un coup fatal à l'idée de la restauration de la monarchie légitime. Les quinze dernières années ne sont pas une période assez longue pour conclure qu'un état permanent d'équilibre a été atteint en Russie. Quinze petites années dans la vie d'une nation, c'est une durée négligeable quand on pense au temps nécessaire pour qu'un changement significatif se produise dans l'âme d'une nation.

Sa Majesté écouta mes paroles en silence et lorsque j'eus terminé, elle dit : « Vous avez probablement raison. De toute façon, c'est à Sa Majesté de décider comment poursuivre le travail. Je ne veux pas interférer, mais je dois vous dire que je ne me sens pas bien et je suis certaine de ne plus vivre très longtemps. Cette certitude, et ma crainte que Sa Majesté ne me survive pas longtemps, me causent du souci au sujet de Wladimir. Ce n'est encore qu'un jeune garçon. Il n'y a pas vraiment de raison de penser que Sa Majesté va disparaître dans un proche avenir, ainsi Wladimir aura le temps de mûrir, mais, même ainsi, il sera jeune et inexpérimenté. Pour le moment, nous sommes trois à veiller sur lui, Sa Majesté, vous et moi ; et c'est très bien. Il est important qu'il ne se retrouve pas seul et que son éducation soit terminée. Dans une semaine, Wladimir ira au Lycée russe à Paris, comme le désirait Dourov. Je suis aussi d'avis que cela sera utile. Sa Majesté et Pigenot aussi, bien sûr, accompagneront Wladimir, mais j'aimerais que vous y alliez aussi. Vous leur serez utile, vous connaissez bien Dourov et l'école. C'est de tout cela que je voulais parler avec vous. C'est peut-être notre dernière conversation. Fin décembre, je dois aller à Amorbach pour assister à la naissance du bébé de Maria Kirillovna et je ne sais pas quand je reviendrai. »

Le cœur lourd, je pris congé de Sa Majesté Victoria Feodorovna en lui promettant que quelles que fussent les circonstances, je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour être utile à Sa Majesté et à Wladimir Kirillovitch. Toutes ces dernières semaines, Victoria Feodorovna avait travaillé à ses panneaux décoratifs. Ils étaient volumineux et occupaient beaucoup de place, et elle avait donc loué un petit pavillon où elle peignait, si bien qu'elle était rarement à la maison. Kira Kirillovna et l'artiste peintre française, Madame Nosal, étaient constamment avec elle.

Le 8 décembre 1935, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, Wladimir Kirillovitch, Pigenot et moi-même sommes allés à Paris. Pour des raisons d'économie, nous ne sommes pas descendus à l'hôtel, mais dans une pension du boulevard Exelmans (je crois que la pension s'appelait aussi Exelmans) qui se trouvait non loin de l'école de sorte que Wladimir Kirillovitch pouvait s'y rendre à pied. Sa Majesté était mécontent parce que les chambres à la pension étaient plus modestes qu'à l'hôtel Lotti, mais elles étaient aussi considérablement moins chères, ce qu'il souhaitait avant tout.

Après son arrivée à Paris, Wladimir alla au Lycée tous les jours. Les professeurs trouvaient que c'était un élève studieux et tout semblait aller bien. Puis le huitième jour, il eut des nausées et resta au lit. Sur les conseils du grand-duc André Vladimirovitch, on appela en consultation le médecin russe renommé, le docteur Zalevsky. La femme d'André Vladimirovitch s'occupait du jeune malade. Le docteur diagnostiqua une bronchite et prescrivit une foule de médicaments et des compresses. Il passait deux fois par jour. L'état de Wladimir Kirillovitch ne s'améliora pas immédiatement. Il toussait de plus en plus, puis la toux devint coquelucheuse. Mise au courant de la maladie de Wladimir Kirillovitch, Victoria

Feodorovna, au loin à Saint-Briac, se faisait du souci. L'inquiétude pour son fils et pour son propre état de santé la rendait irritable. Sa colère était dirigée contre le Lycée russe, Sa Majesté, le docteur et contre André Vladimirovitch et sa femme, pourtant totalement innocents, mais accusés d'avoir recommandé un mauvais docteur. Kirill Vladimirovitch était aussi profondément bouleversé par la maladie de Wladimir Kirillovitch, il s'en croyait responsable. Notre seul sujet de conversation était le cours de la maladie.

Quand Victoria Feodorovna suggéra de ramener le malade à Saint-Briac, le docteur s'y opposa, arguant que cela serait prématuré, au moins pour quelques jours encore. Nous, à Paris, nous hésitions, car nous pensions que le mieux eût été que Victoria Feodorovna vienne. Finalement, ayant reçu un appel téléphonique d'Amorbach, elle arriva à Paris le 19 décembre. Bien que nous ne l'eussions pas vue depuis dix jours seulement, Sa Majesté et moi-même fûmes frappés par sa mauvaise mine. Elle était extrêmement irritable, nerveuse et sombre. Tout lui déplaisait, en particulier la chambre de Wladimir Kirillovitch. Elle était aussi mécontente du docteur Zalevsky et de la sollicitude excessive manifestée envers le malade par André Vladimirovitch et sa femme. Victoria Feodorovna avait raison de ne pas faire confiance au docteur Zalevsky. Quand elle vit Wladimir Kirillovitch et l'entendit tousser, elle déclara qu'il avait la coqueluche et supprima aussitôt tous les médicaments et les compresses ordonnés par Zalevsky. Elle fit venir un docteur français qu'elle connaissait ; celui-ci confirma tout à fait son diagnostic. Pourquoi le célèbre docteur Zalevsky avait-il fait un mauvais diagnostic ? Cela demeure un mystère.

Ayant découvert que Wladimir Kirillovitch avait la coqueluche, on décida de le ramener immédiatement à Saint-Briac. Maintenant qu'elle connaissait la véritable nature du mal dont souffrait son fils, Sa Majesté Victoria Feodorovna était moins anxieuse. Ayant un peu retrouvé son calme, elle demanda à Pigenot et à moi-même de venir parler avec elle de la continuation des études de Wladimir Kirillovitch. Elle s'adressa d'abord à Pigenot : Quel degré de certitude avait-il que Wladimir Kirillovitch réussirait son examen de mathématiques au printemps ? S'il avait des doutes, ne valait-il pas mieux abandonner complètement l'idée de passer les épreuves en vue du certificat d'études secondaires et chercher d'autres solutions ? Au lieu de donner une réponse franche et positive pour rassurer Sa Majesté, le pauvre Pigenot devint nerveux et évasif. Il sortit une explication confuse sur la difficulté du programme français. Il ajouta par bravade qu'il s'y serait pris autrement si on lui avait dit à l'avance que son élève allait passer un examen dans une école française. Maintenant il ne pouvait rien garantir. La réponse évasive de Pigenot irrita Sa Majesté. Elle en conclut qu'il n'était pas du tout sûr que Wladimir Kirillovitch réussirait l'examen de mathématiques. Je savais très bien ce que Sa Majesté souhaitait entendre et ce qu'il était important pour elle d'entendre étant donné son mauvais état de santé. Elle voulait tout simplement qu'on la rassure au sujet de son fils et cela se comprend. Je comprenais aussi le raisonnement de Pigenot. Son honnêteté intellectuelle et sa pédanterie l'empêchaient de donner une réponse définitive. Il ne voulait pas être tenu pour responsable d'une chose qui n'avait pas été spécifiée dans son contrat lorsqu'il avait accepté son poste de précepteur.

La discussion prenait un tour acrimonieux. Je craignais que Sa Majesté ne décide d'empêcher Wladimir Kirillovitch de se présenter aux examens. Comme je pensais qu'il pouvait réussir, je trouvais injuste qu'on ne lui en laisse pas la possibilité, si bien que j'interrompis les explications interminables de Pigenot. Je dis ma conviction que ce serait commettre une injustice envers Wladimir Kirillovitch de ne pas le laisser passer les examens ; je ne voyais aucune raison de penser qu'il échouerait si, entre temps, on lui faisait suivre une préparation correcte selon le programme français. « Wladimir Kirillovitch doit passer l'examen », déclarai-je, « et il réussira. » Sa Majesté ne fit aucune objection. Je crois que ce que je lui avais dit lui avait fait plaisir parce que cela la rassurait. De toute façon, son commentaire fut le suivant : « Bon, qu'il passe l'examen et on verra », puis elle nous quitta. Resté seul avec moi, Pigenot essaya de m'expliquer pourquoi il n'avait pas répondu franchement à Sa Majesté. Bien qu'il fût, lui aussi, convaincu que Wladimir Kirillovitch réussirait à son examen, il ne pouvait en garantir le résultat, car tout peut arriver quand il s'agit d'un examen.

Le même jour, le 20 décembre 1935, Sa Majesté Victoria Feodorovna partit pour Amorbach pour assister à la naissance du bébé de Maria Kirillovna. Leurs Majestés allèrent en voiture à la gare de l'Est à Paris et je pris le métro. J'étais tellement absorbé par mes pensées que je manquais la station où je devais changer, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je perdis dix minutes et arriverai donc à la gare de l'Est seulement cinq minutes avant le départ du train de Sa Majesté. Elle était sur le point de monter dans son compartiment lorsque Kirill Vladimirovitch m'aperçut sur le quai et s'exclama : « Ah ! Voici Graf ! » Lorsque je les rejoignis dans le compartiment. Victoria Feodorovna me tendit sa main à baiser et je lui souhaitais bon voyage. Elle me regarda d'un air interrogateur et triste et j'eus l'impression qu'elle voulait me dire quelque chose, mais au lieu de cela, elle se contenta d'agiter faiblement la main. Cela paraissait être un signe de désespoir, mais je ne suis pas sûr de savoir ce qu'elle voulait me faire comprendre. Il était temps de partir, si bien que je lui fis un nouvel et dernier adieu, pris congé et, le coeur lourd, descendis sur le quai derrière Kirill Vladimirovitch. Cette séparation se déroula le 20 décembre 1935, vers 5 heures de l'après-midi. Ce devait être la dernière fois que je voyais Sa Majesté Victoria Feodorovna. Par une triste coïncidence, quand j'avais aussi vu ma défunte fille pour la dernière fois, elle prenait le train avec Victoria Feodorovna. L'air triste de Sa Majesté lors de cette dernière rencontre est resté gravé à jamais dans ma mémoire. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ne pouvait pas prévoir qu'il parlait avec Victoria Feodorovna pour la dernière fois. Telle est la destinée.

Bien que nous fussions inconscients de la signification de cette séparation, elle était extrêmement pénible pour Sa Majesté et pour moi. Nous étions plongés dans une profonde tristesse en traversant la gare et en roulant en voiture et nous n'avions ni l'un ni l'autre envie de parler.

A notre retour à la pension, il nous fallut prendre nos dispositions pour partir le lendemain pour Saint-Briac. Grâce à un jeune Russe très serviable nommé Daragan qui travaillait dans un garage, nous avons pu louer une voiture pour un prix relativement modéré, car Daragan proposa de nous conduire. Nous sommes partis pour Saint-Briac à 8 heures le lendemain matin. En route, la toux de Wladimir Kirillovitch diminua et elle était presque guérie au moment de notre arrivée, le lendemain matin. Sa Majesté en informa immédiatement Victoria Feodorovna.

Noël fut triste. Nous vivions tous suspendus aux nouvelles venant de Amorbach. L'accouchement se passa bien et Maria Kirillovna se rétablit promptement. Lorsque Sa Majesté eut enfin le loisir de revenir à Saint-Briac, elle avait pris froid et gardait le lit. Pendant les jours qui suivirent, les nouvelles arrivant à Saint-Briac furent alarmantes, mais au bout de dix jours, il semblait que Victoria Feodorovna était guérie et notre moral remonta. Cependant, quand les docteurs l'autorisèrent à se déplacer, elle sortit sans être assez couverte dans un corridor froid et rechuta. Elle dut retourner au lit. Son corps affaibli ne put supporter la rechute et cessa de résister. A Saint-Briac, nous apprîmes que Sa majesté s'affaiblissait, qu'elle devenait de plus en plus apathique et qu'elle restait au lit des journées entières, les yeux clos, presque sans dire un mot et sans s'alimenter.

Wladimir Kirillovitch était alors complètement guéri. Kirill Vladimirovitch, Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch voulaient tous aller à Amorbach, mais les médecins s'opposaient à leur venue, prétendant fermement que Victoria Feodorovna avait besoin d'un repos complet et que toute émotion serait dangereuse. On dit aussi à la Famille qu'elle serait prévenue dès que les médecins autoriseraient les visites. Finalement, on demanda à Kira Kirillovna de venir à la fin de janvier et Kirill Vladimirovitch et Wladimir Kirillovitch à la fin de février. L'ajournement était en partie dû au fait que Victoria Feodorovna craignait que le voyage jusqu'à Amorbach puis le froid là-bas ne fussent préjudiciables à la santé de Wladimir Kirillovitch.

Comme je l'appris plus tard, lorsque Sa Majesté et Wladimir Kirillovitch entrèrent dans la chambre de Victoria Feodorovna, elle les regarda pendant un long moment sans dire un mot puis ferma les yeux. Ce n'est pas certain qu'elle les ait reconnus. Elle sembla accueillir leur venue avec indifférence. Il était évident qu'elle s'affaiblissait d'heure en heure. Les médecins avaient abandonné tout espoir de guérison. Elle pouvait mourir d'un instant à l'autre. Dans la nuit du 2 mars 1936, elle sombra dans le sommeil éternel.

Le chagrin de la Famille était immense. Le matin du 3 mars, je reçus ce télégramme de Sa Majesté : « Sa Majesté (Victoria Feodorovna) est morte. Venez immédiatement à Cobourg pour les funérailles. » J'informai immédiatement nos représentants de cette grande perte. Je partis pour Cobourg le soir même. Tôt le matin du 4 mars 1936, à mon arrivée à Paris, je fus accueilli par Olekhnovitch et Kasem-Beg. Entre deux trains, je me rendis chez les Tomanovski où beaucoup de nos collaborateurs les plus proches vinrent me voir. Ils comprenaient tous l'effet défavorable que la mort de Sa Majesté aurait sur notre Mouvement et ils craignaient tous que Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ne se désintéresse de notre travail, peut-être même de la vie. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Son soutien au Mouvement resta résolu et le sentiment que Son fils avait besoin de lui nourrit Son désir de vivre.

La mort de Sa Majesté fut néanmoins un coup terrible pour lui. J'arrivai à Cobourg tôt le matin des funérailles et me rendis immédiatement à la Villa Edimbourg. Kirill Vladimirovitch et ses enfants n'étaient pas attendus avant l'après-midi. Ils suivaient en voiture le fourgon transportant le cercueil de Victoria Feodorovna. Je courus à la grille lorsque le cortège arriva à la Villa. Notre rencontre fut pleine d'émotion. Personne ne parlait, les sentiments étaient exprimés par des poignées de main et des larmes. La mort de Sa Majesté nous rapprochait encore plus. J'avais la plus grande compassion pour Kirill Vladimirovitch qui avait perdu sa compagne. Il se retrouvait seul, terriblement seul, malgré l'existence de ses trois enfants.

Les soeurs de Sa Majesté et leurs enfants ainsi que beaucoup d'autres parents assistèrent aux funérailles, en particulier le duc de Cobourg, le roi Ferdinand de Bulgarie et l'ambassadeur de Roumanie à Berlin. Le général Biskoupsky était là aussi, bien sûr. Pour lui la mort de Sa Majesté était une perte particulièrement douloureuse car ils collaboraient depuis tant d'années et Elle l'avait toujours soutenu dans les moments difficiles de sa vie. Il était effondré.

Les funérailles eurent lieu le lendemain, le 6 mars 1936. L'office funèbre fut célébré par le Père Paul Adamantov de Wiesbaden. Le cercueil fut placé dans la crypte des ducs de Cobourg. C'était dur de dire adieu aux restes de Sa Majesté Victoria Feodorovna. Une femme pure comme le crystal, fière, d'une bonté infinie nous avait quittés. Elle était toujours prête à entreprendre des actions audacieuses pour le bien de la cause en laquelle elle croyait profondément et qui lui devait le jour. Elle arriva au terme de sa vie sans avoir atteint ses objectifs : la libération du peuple russe en Russie. On devait la plaindre. Elle était l'âme de la cause de la restauration de la Dynastie de ses ancêtres sur le trône de Russie. Peut-être ce but n'était-il pas réaliste, mais c'était son devoir de le poursuivre car elle était la femme du Chef de la Dynastie et la petite-fille d'un empereur de Russie. Peut-être la lutte pour la restauration du trône était-elle une illusion, mais c'était un combat nécessaire par égard pour l'histoire séculaire de l'Empire russe. Les descendants des grands empereurs de Russie ne pouvaient honteusement sombrer dans l'oubli. Sans aucun doute, Sa Majesté Victoria Feodorovna était le membre le plus remarquable de la dynastie des Romanov d'après la Révolution. Elle apporta un appui inébranlable à son mari, Kirill Vladimirovitch. Ils se complétaient remarquablement dans leurs efforts pour restaurer la monarchie nationale en Russie. Sa Majesté Victoria Feodorovna fit don à sa patrie de tout ce qu'elle était capable de donner.

La Famille resta environ une semaine de plus à Cobourg. Tous ceux qui avaient été proches de Victoria Feodorovna, tous ceux qui l'aimaient et lui étaient fidèles ressentait un grand vide. Kirill Vladimirovitch passait la plus grande partie de son temps dans son bureau à trier les lettres que Victoria Feodorovna lui avait écrites. Il avait besoin de compagnie et me demandait de rester à ses côtés, si bien que j'étais constamment au bureau. Il rompait le silence de temps en temps pour partager avec moi les souvenirs d'épisodes particuliers vécus avec Victoria Feodorovna. Nous avons passé de longues heures dans ce bureau qui avait été le témoin de nombreux jours heureux pour Victoria Feodorovna et Kirill Vladimirovitch, qui formaient un jeune couple, beau et profondément amoureux. Hélas ! maintenant, assis dans ce bureau, Kirill Vladimirovitch, tout seul, accablé de douleur, lisait les lettres de sa femme en évoquant l'image de la jeune Victoria Feodorovna qui avait régné si puissamment sur son âme pendant toute sa vie.

En prenant congé de Sa Majesté, Biskoupsky avait rapporté que, d'après une source digne de foi, le gouvernement nazi cherchait à se rapprocher de celui des Soviétiques afin de former un contre-poids à la coalition des Soviétiques, de la France et de l'Angleterre et que, dans le proche avenir, les nazis tenteraient de faire annuler le traité de Versailles et de récupérer les territoires allemands occupés. L'opinion de Biskoupsky était que le renversement du communisme restait le premier objectif du Troisième Reich, accompagné de la restauration de la monarchie en Russie, éventuellement avec le Chef légitime de la Dynastie sur le trône. En principe, l'attitude du gouvernement nazi envers le Mouvement légitimiste russe était donc favorable. Cependant, il ne fallait pas espérer voir paraître la moindre manifestation de cette attitude par crainte que cela ne gêne les relations avec les Soviétiques. Le poste de « Leiter » (Chef) de l'Émigration russe en Allemagne avait été promis à Biskoupsky personnellement. Sa nomination à cette responsabilité devait être faite prochainement.

Après la semaine passée à Cobourg à la suite des funérailles, Sa Majesté, Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch retournèrent à Saint-Briac. Là-bas, il était difficile d'accepter la pensée que Victoria Feodorovna ne serait jamais plus avec nous.

Sa maladie puis la mort de sa mère avaient complètement perturbé les études de Wladimir Kirillovitch. Il avait perdu trois mois. Se présenter à l'examen au printemps eût été stupide, si bien que Sa Majesté et Wladimir Kirillovitch avaient décidé de le repousser à l'automne. Je me faisais du souci car je craignais que le précepteur allemand Pigenot ne fût pas capable de préparer convenablement Wladimir Kirillovitch à l'épreuve de mathématiques, non parce qu'il n'était pas suffisamment qualifié, mais parce le programme français ne lui était pas assez familier. Je proposai d'inviter pour l'été Ekaterina Antonovna Chamie, professeur de mathématiques au Lycée russe. Pigenot approuva tout à fait cette idée. Je dois ajouter qu'Ekaterina Antonovna était une scientifique remarquable et une personne extrêmement gentille.

Après ma conversation avec Biskoupsky à Cobourg, j'avais l'impression que sa nomination par le gouvernement nazi comme Représentant des émigrés russes en Allemagne était imminente. Au printemps de 1936, à ma grande consternation, on m'informa que Biskoupsky avait été arrêté. Plus tard, on apprit que l'arrestation avait été la conséquence d'une dénonciation : il était accusé de participer à un complot contre Hitler. Devant l'absurdité de cette accusation, Biskoupsky et sa femme interprétèrent l'arrestation comme un malentendu et pensèrent que les Allemands découvriraient bientôt leur erreur et relâcheraient le général avec des excuses. Les semaines passaient, cependant, et Biskoupsky n'était pas relâché. On l'interrogeait de temps en temps. Ces interrogatoires semblaient l'innocenter complètement de toute participation à un complot contre Hitler, et pourtant, il était toujours emprisonné. Selon les explications données par l'enquêteur, la personne qui avait fomenté le complot avait mentionné Biskoupsky parmi les participants. Bien que le magistrat fût lui-même porté à croire que cette allégation ne reposait sur rien, il était néanmoins obligé de vérifier soigneusement tous les faits, car il s'agissait d'un complot contre le « Führer » lui-même. Pendant le déroulement de l'enquête, Biskoupsky restait incarcéré à la prison de la police de Munich. Indignée, son énergique épouse essayait d'influencer toute personne susceptible de faire libérer son mari, sans succès. Peut-être à cause de la gravité de l'accusation, les amis nazis haut placés de Biskoupsky n'osaient pas intervenir en sa faveur. Plus de deux mois s'écoulèrent sans qu'aucun changement ne se produisît dans l'affaire Biskoupsky.

Désespéré, Biskoupsky demanda à Sa Majesté d'écrire directement à Hitler pour le prier de donner l'ordre d'accélérer l'enquête. Sa Majesté était conscient qu'il se devait de venir en aide à Biskoupsky, mais il n'acceptait guère l'idée d'écrire à Hitler pour voir sa lettre mise au panier. Finalement, cependant, Sa Majesté se décida à écrire. Dans sa lettre, il demandait que le procès du général Biskoupsky fût accéléré et il se portait garant de l'honorabilité du général. J'informai Biskoupsky par l'intermédiaire de sa femme que Sa Majesté avait écrit à Hitler. Grande fut ma surprise lorsque, quelques jours plus tard, Sa Majesté reçut une lettre du Bureau du Führer disant que le Führer avait donné des instructions afin que l'examen du dossier de Biskoupsky fût en effet accéléré. Quelques jours plus tard, nous apprîmes que Biskoupsky avait été relâché. Était-ce le résultat direct de la

lettre de Sa Majesté, nous ne pouvions en être certains, mais Biskoupsky lui-même était convaincu que c'était le cas.

Après sa libération, Biskoupsky rendit visite à plusieurs membres influents du Parti national-socialiste avec lesquels il avait de bonnes relations et qui avaient des postes haut placés. Ils lui témoignèrent tous leur sympathie, mais tous lui déconseillèrent de poser des questions ou de demander des excuses. La meilleure chose à faire était d'oublier ce qui s'était passé. Ils étaient convaincus que cet épisode tournerait finalement à l'avantage du général. Biskoupsky suivit ce conseil et, quelques mois plus tard, il se vit offrir le poste de Chef de l'émigration russe, qu'il accepta. On lui fournissait des bureaux administratifs et du personnel pour l'aider. Tous les Russes étaient obligés de se faire enregistrer dans son bureau. Sans un certificat du bureau du « Leiter », aucun Russe ne pouvait obtenir un emploi ou être considéré comme résidant légalement en Allemagne. Biskoupsky dut promettre de traiter tous les Russes sur un pied d'égalité, c'est-à-dire sans tenir compte de leurs options politiques. Comme toutes les autres administrations allemandes, le bureau de Biskoupsky était sous la surveillance de la Gestapo. A notre surprise, l'agent de la Gestapo se trouvait être Sergueï Taboritsky, l'ami de Schabelsky-Bork qui avait assassiné Nabokov. Biskoupsky demanda à Schabelsky-Bork de devenir son secrétaire personnel. Le fait que Biskoupsky ne devait tenir compte d'aucune affiliation politique n'affecta pas ses relations avec notre Mouvement. Il continua à se considérer comme un sujet loyal de Sa Majesté. Il fut cependant plus prudent dans ses relations avec moi et évita toute correspondance.

L'été s'écoula sans histoire. Wladimir Kirillovitch travaillait dur avec Pigenot et Chamie pour se préparer aux épreuves de l'examen. Chamie était convaincue qu'il serait brillamment reçu. Le 15 octobre 1936, la famille alla à Paris pour la session d'examen, accompagnée de Pigenot et de moi-même. Les épreuves se terminèrent le 26 octobre. Wladimir Kirillovitch reçut la mention « Bien » ce qui correspondait à la médaille d'argent des examens du baccalauréat. Pour le sujet de mathématiques le plus difficile, il eut la note 16, la meilleure note étant 18. Sa Majesté était ravi du succès de son fils ; son seul regret était que Victoria Feodorovna n'eût pas vécu assez longtemps pour prendre part à cet heureux moment. Après les examens, arriva le moment très émouvant de dire adieu au gentil Docteur Pigenot. Il convient de redire que c'était un homme remarquablement savant et cultivé. C'était triste de se séparer de lui. Sa Majesté lui offrit un porte-cigarettes en argent de valeur, oeuvre du célèbre bijoutier russe Fabergé.

La Famille resta quelques jours à Paris pour profiter de la ville, puisque rien ne nous pressait de rentrer à la maison. Nous sommes retournés à Saint-Briac le 12 novembre 1936. De Paris, Pigenot rentra directement chez lui à Munich. En me quittant, il me dit qu'il était sûr qu'il y aurait la guerre et cette seule pensée le rendait malade. Il était opposé aux nazis et craignait que le régime de Hitler n'apportât que tristesse au peuple allemand. Pigenot était officier de réserve et il serait vraisemblablement mobilisé en cas de guerre. Nous n'avons plus eu aucune nouvelle de lui par la suite.

Notre séjour d'un mois à Paris coïncida avec une période de discorde intense au sein du Parti Mladoross. Beaucoup de facteurs étaient responsables de cette situation, les plus importants étant la déviation pro-soviétique de leur organe « Bodrost » (Courage) et le slogan « Le Second Parti soviétique ». Kasem-Beg essaya d'expliquer que le nom « Second Parti soviétique » était choisi pour contrebalancer le « Premier Parti soviétique » des communistes, ajoutant qu'après l'effondrement du régime soviétique le Second Parti monarchiste national remplacerait le Premier Parti communiste. Néanmoins, le seul nom « Second Soviet » était repoussant pour beaucoup. Deux Mladoross de grade supérieur, Stenger et Otfinovsky, ingénieurs très appréciés, démissionnèrent avec bruit du Parti Mladoross. J'eus de nombreuses discussions avec Kasem-Beg et je crois que, sans l'influence du rédacteur-en-chef de « Bodrost », Ielita-Viltchkovsky (Wilczkowski), le Parti Mladoross n'aurait pas choisi des mots totalement inacceptables pour l'émigration russe. Cependant, il n'était pas facile de s'entendre avec Wilczkowski qui proclamait qu'il fallait combattre les Bolcheviks par des méthodes révolutionnaires, c'est-à-dire par des actions provocatrices et choquantes, comme la création du Second Parti soviétique, pour pouvoir espérer obtenir un quelconque résultat car ils étaient imperméables aux insultes verbales.

## L'ANNEE 1937

La Famille passa Noël 1936 à Saint-Briac. Ils séjournèrent ensuite en Suisse dans la petite station de ski de Mürren du 1<sup>er</sup> janvier au 18 février. C'était la récompense méritée par Wladimir pour son succès à l'examen. Le voyage en Suisse fut organisé par les jeunes Senutovitch (André et Irène). Sa Majesté n'avait pas vraiment envie d'aller en Suisse, mais il partit pour ne pas rester seul à Saint-Briac. Il m'écrivit de Mürren qu'il ne se sentait pas très bien et que le docteur lui avait recommandé d'aller dans une station de moins haute altitude. Il suivit ce conseil.

De Suisse, la Famille se rendit à Cobourg pour la commémoration du premier anniversaire de la mort de Sa Majesté Victoria Feodorovna. Biskoupsky était aussi présent. A son retour à Saint-Briac, Sa Majesté me dit que Biskoupsky avait confirmé ce qu'il avait expliqué à Cobourg au moment des funérailles de Victoria Feodorovna : l'Allemagne était en train d'accroître hâtivement et secrètement ses forces armées avec l'intention de récupérer tous les territoires perdus à la suite du traité de Versailles et qu'elle songeait même à annexer l'Autriche... Des négociations étaient encore en cours avec les Soviétiques si bien que nous devions rester dans l'expectative pendant une période incertaine, mais sûrement brève. Biskoupsky était très content de son poste en dépit des difficultés qu'il comportait et de la prudence dont il devait faire preuve.

Un service commémoratif fut célébré le 2 mars 1937 dans la crypte où reposait le cercueil de Victoria Feodorovna. Le 3 mars 1937, Sa Majesté tomba malade et garda le lit. Il était hors de question d'entreprendre le voyage de retour à Saint-Briac. Ce n'est que le 20 mars que les médecins l'autorisèrent à voyager. On ne réussit pas à établir clairement la nature de sa maladie : on supposa que c'était une aggravation de la sclérose. Au début mai, l'Infante Béatrice vint à Saint-Briac. A sa suggestion, un grand cocktail fut donné le 9 mai sur les pelouses de Ker Argonid pour fêter l'anniversaire de la grande-duchesse Kira Kirillovna. Tous les amis français et britanniques de la famille y assistèrent. Le 11 mai 1937 eut lieu l'inauguration du monument portant le bas-relief dédié à la mémoire de Victoria Feodorovna. Le monument était l'oeuvre du sculpteur français Armel Beaufils. L'idée en avait été lancée par les résidents de la colonie anglaise de Saint-Briac qui aimaient et respectaient Sa Majesté et la considéraient comme l'une des leurs. Elle était vraiment l'une des leurs, puisqu'elle était la petite-fille de la reine Victoria. La population française aussi avait contribué généreusement par ses dons à l'érection du monument. Victoria Feodorovna était populaire dans tout Saint-Briac à cause de ses activités charitables et, d'une manière générale, à cause de l'intérêt qu'elle portait aux problèmes des autres gens.

Le début de la cérémonie fut très formel. Les maires de Dinard, Saint-Lunaire et Saint-Briac étaient présents, de même que le vice-consul de Grande-Bretagne à Saint-Malo, le curé de la paroisse et le pasteur de Dinard. Toute la colonie anglaise était là, ainsi que beaucoup de Français. Sa Majesté, la grande-duchesse Kira Kirillovna, l'Héritier Tsarevitch, Wladimir Kirillovitch, et l'Infante Béatrice purent aussi assister à la cérémonie. Ma famille et moi-même et tous les employés de Ker Argonid, étions là. Le Président du Comité pour l'érection du monument prononça un discours pour rappeler tout le bien que Victoria Feodorovna avait fait pour la population locale et exprimer son respect et sa reconnaissance. Sa Majesté et Kira Kirillovna répondirent ; ils remercièrent le Comité et tous ceux qui avaient rendu possible l'érection de ce monument. Les maires et le consul anglais prononcèrent aussi de brèves allocutions. Puis, à la demande du Président du Comité, la grande-duchesse Kira Kirillovna s'approcha du monument et retira le voile qui le cachait. Le bas-relief était scellé dans une plaque de granit placée à l'intersection du Boulevard de la Mer et d'un petit chemin qui conduisait à la grand-route. L'emplacement du monument se trouvait sur la propriété de l'artiste, Madame Nosal, qui avait travaillé si souvent avec Victoria Feodorovna.

L'Infante et Kira Kirillovna partirent pour l'Espagne après la cérémonie et Saint-Briac retrouva sa vie paisible. Wladimir Kirillovitch se mit à travailler pour préparer l'examen d'entrée au Département d'Economie de l'Université de Londres. Une fois de plus, il lui fallait



affronter les difficultés suscitées par les exigences d'un programme qui ne lui était pas familier ; on décida d'inviter un étudiant de cette université avancé dans ses études pour le guider dans son travail. L'étudiant fut choisi par le président de l'Université. D'habitude, les enfants des familles royales vont soit à Oxford, soit à Cambridge s'ils choisissent de faire leurs études supérieures en Angleterre, mais le coût des études dans ces universités était prohibitif et dépassait les possibilités de Wladimir Kirillovitch. De toute façon, l'Université de Londres pouvait rivaliser avec Oxford ou Cambridge en ce qui concernait le niveau des études supérieures courantes. L'Université de Londres présentait aussi l'avantage de se trouver au centre de la ville ; ainsi, le grand-duc pourrait habiter chez sa tante, l'Infante Béatrice qui occupait un des pavillons dépendant du palais. Elle y résidait temporairement à cause de la guerre civile qui se déroulait en Espagne ; son mari participait à cette guerre, évidemment du côté du général Franco. L'idée d'étudier en Angleterre plaisait à Wladimir Kirillovitch parce qu'il aimait le style de vie anglais et qu'il avait à Londres plusieurs amis dont il avait fait la connaissance à Saint-Briac.

Notre travail au sein de l'émigration russe se poursuivait dans la même direction qu'auparavant – nous renforçons nos organisations, nous soutenons le moral des gens et encourageons leur espoir d'une chute éventuelle du régime communiste. Il était essentiel de rassembler des renseignements sur l'intérieur de la Russie et de suivre de près les événements qui se déroulaient dans l'Allemagne nazie car il ne faisait aucun doute que ce qui allait se passer dans ces deux pays serait décisif pour l'avenir de l'Europe. La situation en France était décourageante - luttés incessantes entre les partis politiques, instabilité des gouvernements et refus de renforcer les forces armées. Ni la France ni l'Angleterre ne voulaient se laisser entraîner dans une nouvelle guerre. Elles voulaient acheter la paix à n'importe quel prix. Hitler avait l'intention, semblait-il, de tirer avantage de cet état d'esprit.

La santé de Sa Majesté fut mauvaise tout l'été. Il était gêné en particulier par une douleur dans les jambes qui l'empêchait de dormir. Cela devait être le dernier été pendant lequel il put mener une vie normale et la partager en compagnie des autres. Depuis la mort de Victoria Feodorovna, il recherchait la compagnie de son fils pour combattre sa solitude. Il l'accompagnait partout, à la plage, au terrain de golf, sur le court tennis. Wladimir Kirillovitch l'accompagnait aussi lorsqu'il était invité.

Le 22 septembre 1937, nous eûmes un choc en apprenant que le Président de l'Association générale des militaires russes, le lieutenant-général Evgueny Carlovitch Miller, avait été enlevé à Paris dans des conditions très semblables de celles de l'enlèvement du général Koutepov, plusieurs années auparavant. Tout d'abord la nouvelle parut incroyable, mais nous en eûmes bientôt la confirmation irréfutable. Tout semblait impliquer des agents des Soviétiques. Ce qui était particulièrement navrant, c'était que le général Miller avait été attiré dans le piège par le général Skobline, héros de la Guerre civile qui avait joué un rôle important dans l'Association générale des militaires russes et en qui le général Miller avait pleine confiance. Il s'avérait maintenant que cet homme était devenu un traître qui avait détruit un vieillard inoffensif. La femme de Skobline, la chanteuse Plevitskaïa, faisait partie de ses complices. Skobline disparut, il s'était probablement enfui en Union soviétique. Sa femme, qu'il avait abandonnée, fut arrêtée par la police française. Elle fut jugée et condamnée à vingt ans d'emprisonnement le 5 décembre 1938.

Sa Majesté connaissait bien le général Miller, si bien qu'il fut particulièrement attristé par cet enlèvement. Nous nous demandions comment il se faisait que Miller s'était laissé attirer dans le piège. Il avait toujours peur d'être enlevé, mais en dépit des précautions qu'il prenait, il avait été kidnapé. Apparemment, il avait suffisamment confiance en Skobline pour accepter une rencontre secrète avec un prétendu agent militaire allemand rapportant des renseignements de la Baltique. L'agent était un Bolchevik.

Wladimir Kirillovitch partit pour Londres au début d'octobre pour entrer à l'Université. Comprenant combien il serait pénible pour Sa Majesté de rester seul sans son fils à Saint-Briac, l'Infante l'invita, ainsi que Kira Kirillovna, à séjourner avec elle à Londres jusqu'à Noël. Sa Majesté fut tout heureux d'accepter l'invitation si bien que la Famille au complet partit pour Londres. Le Secrétariat resta à Saint-Briac. Notre représentant à Londres, N.I. Gren, devint le secrétaire de Sa Majesté, ce qui maintenait la liaison avec moi. Ce n'était pas un

bon arrangement, mais nous fîmes de notre mieux car cela ne devait durer que deux mois et demi.

Wladimir Kirillovitch découvrit qu'il serait trop difficile pour lui de se présenter à l'examen d'entrée. Il n'était pas du tout familiarisé avec les exigences d'une université anglaise et l'étudiant que l'Université lui avait envoyé avait été moins que satisfaisant. Le Président de l'Université comprit la situation difficile de Wladimir Kirillovitch et l'autorisa à repousser l'examen jusqu'au début du second trimestre. Il avait la permission jusque-là d'assister aux cours en tant qu'auditeur libre. Pour Wladimir Kirillovitch qui n'avait jamais vécu dans une grande ville, c'était un défi d'habiter à Londres tout en travaillant dur, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Sa Majesté m'écrivait de temps en temps, mais ses lettres n'exprimaient pas l'optimisme d'autrefois. Il se plaignait de sa santé et disait s'ennuyer à Londres. Il écrivait qu'il avait hâte de retrouver le calme de Saint-Briac, mais le vrai problème n'était peut-être pas là. Les jeunes sortaient fréquemment, car ils étaient invités, et le laissaient seul à la maison.

Peu avant Noël, Sa Majesté reçut une lettre de la princesse Cecilia. Au nom de son fils, le prince Louis Ferdinand, elle demandait la main de la grande-duchesse Kira Kirillovna et elle invitait cette dernière, ainsi que Wladimir Kirillovitch, à Potsdam pour Noël. Si Sa Majesté et Kira Kirillovna donnaient leur consentement, les fiançailles auraient lieu à Potsdam. Le prince Louis Ferdinand était le second fils du Kronprinz et le petit-fils de l'empereur Guillaume II. Louis Ferdinand était devenu le Chef de la Dynastie lorsque son frère aîné avait épousé une roturière. Ce même frère allait être tué sur le Front de l'Ouest en 1939.

Sa Majesté était satisfait de ce projet de mariage, qui n'était pas inattendu, car on y avait déjà songé lorsque Victoria Feodorovna était encore en vie. Le 22 décembre 1937, Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch partirent pour Potsdam et Sa Majesté rentra tout seul à Saint-Briac. C'était tout à fait inhabituel pour lui de se retrouver ainsi tout seul pour Noël. C'était particulièrement pénible parce qu'il se rappelait combien Victoria Feodorovna aimait cette fête et comme elle s'ingéniait à en faire un jour agréable et joyeux, pas seulement pour sa famille mais aussi pour son entourage. Ma femme et moi invitâmes Sa Majesté à passer la veillée de Noël avec nous. Il accepta volontiers. Pour nous, cette soirée fut plus agréable que jamais auparavant. Ce devait être le dernier Noël de Sa Majesté qui allait mourir le 12 octobre 1938.

La veille de Noël, Sa Majesté reçut un télégramme de Potsdam, du Kronprinz et de la princesse qui lui disait que Kira Kirillovna et Louis Ferdinand étaient maintenant fiancés. Sa Majesté m'annonça joyeusement la nouvelle. Le mariage avec Louis Ferdinand était une excellente chose. Sa Majesté n'aurait plus de souci à se faire pour l'avenir de sa fille cadette. Il ne lui restait plus que ses responsabilités envers son fils. L'humeur de Sa Majesté s'améliora considérablement après ces bonnes nouvelles. La vie devint plus animée avec l'arrivée constante de télégrammes de Potsdam qui l'obligeaient à répondre. Le Kaiser Guillaume souhaitait que Kira Kirillovna et le prince Louis Ferdinand viennent passer deux jours à Dorn pour lui rendre visite avant de retourner de là à Saint-Briac. L'annonce de leur arrivée à Saint-Briac causa un grand émoi parmi les employés de la villa et les préparatifs commencèrent. La nouvelle de la venue à Saint-Briac de Louis Ferdinand, le fiancé de Kira Kirillovna, se répandit rapidement parmi la communauté et fit naître une grande curiosité au sein de la population. Ils allaient voir, en effet, à Saint-Briac le petit-fils du Kaiser Guillaume contre lequel ils étaient encore en guerre si récemment.

Enfin, les jeunes gens arrivèrent. Kira Kirillovna et son fiancé étaient très heureux et la villa se remplit de voix joyeuses. Le prince Louis Ferdinand était appelé Loulou par sa famille. Il était franc et sociable dans son comportement, ce qui le rendait très populaire. On avait l'impression de le connaître depuis des années, alors qu'on était en sa présence depuis une simple demi-heure. Il essayait même de parler russe avec nous bien que son vocabulaire russe fût trop limité pour soutenir une conversation animée ou pour aborder autre chose qu'un échange élémentaire. D'une manière générale, il était attiré par tout ce qui était russe. A Berlin, il avait des amis russes, ce qui était compréhensible puisque sa grand-

mère maternelle était la grande-duchesse Anastasia Mikhaïlovna, fille du grand-duc Mikhaïl Nikolaevitch. Elle était très fière d'être russe et elle avait inculqué à ses descendants son amour de la culture russe. Le prince ne resta que peu de temps à Saint-Briac, car on l'attendait à Potsdam pour le Nouvel An. En ces quelques jours, Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch lui avaient tout montré, les plages, les falaises et tous leurs endroits favoris. Il n'y a pas de lieux particulièrement marquants aux environs de Saint-Briac, mais il s'y trouve des endroits intéressants, soit par leur caractère pittoresque, soit par leur signification historique. Ils réussirent aussi à rendre visite à tous les amis de la Famille, nous y compris. Le prince charma tout le monde, ce qui n'avait rien d'étonnant, car il est facile pour un prince d'exercer son charme. Le simple fait d'être prince produit son effet sur les gens. Mais il faut avouer que ce prince était vraiment un homme doué d'un grand charme personnel. Le 30 décembre, le prince Louis Ferdinand partit pour Potsdam.

L'année 1937 s'acheva avec les fiançailles de la grande-duchesse Kira Kirillovna, événement qui remonta considérablement le moral de la Famille. Cela avait été une année relativement bonne, hormis la santé de Sa Majesté, mais à cette époque, les médecins ne trouvaient rien d'inquiétant dans son état.